

Ce serait plus encore : cette reine n'avait-elle pas chargé de sa défense le chevalier d'Avenel, cet homme qu'il haïssait si violemment, cet homme dont il avait cru tenir la tête ?

Et, un dernier message de Stewart Bolton venait de lui apprendre explicitement, nouveau message expédié afin d'avoir raison de ses hésitations s'il en avait encore, Ellen Mercey, qui avait le droit de porter le nom de Somerset, non abhorré et rejeté par elle ainsi qu'une loque immonde, Ellen Mercey qu'il avait tant de raisons de croire morte, elle aussi, n'avait-elle pas trouvé encore un abri dans le manoir, sous l'ombre duquel le chevalier d'Avenel et Marie étaient restés si longtemps enfouis, dans une retraite tellement profonde qu'il avait pu s'en croire débarrassé !

Où, elle se trouvait encore, auprès de Marie de Melrose, devenue Marie d'Avenel et avec qui, autrefois, il avait espéré échanger l'anneau nuptial, cette Ellen Mercey qu'il avait été contraint d'épouser.

Deux ennemies, deux femmes étaient donc réunies : l'une par laquelle il avait été outrageusement dédaigné, l'autre, sa femme légitime après tout, dont il connaissait l'immense horreur et le mépris.

— Oh ! avait-il grondé, lord Mercey vivra encore assez longtemps dans le sépulchre où je l'ai fait enmaurer pour voir comment je frappe ceux qui osent me tenir tête.

« Je lui procurerai la joie de voir sa fille, morte !

« Morte, celle dont il m'a imposé le mariage sous prétexte du rachat de son honneur.

« Morte, afin qu'elle ne puisse plus révéler ce mariage et me perdre auprès d'Élisabeth !

Aussi comprend-on qu'elle hâte violente il avait mise à adopter enfin les vues de Bolton, son agent secret, surtout après son dernier message et avec quelle farouche ardeur il avait pressé le départ de l'expédition.

La flotte anglaise, arrivée dans la manche, mit le cap à l'ouest et atteignit rapidement les parages de la mer du Nord.

Pour peu que le temps se maintint favorable, les quinze navires allaient fondre sur la capitale de l'Écosse comme un vol d'éperviers.

Les navires montèrent bientôt vers le nord.

Mais le vent, d'abord propice puis incertain, tourna totalement.

Lorsque ils eurent dépassé les derniers rochers les abritant contre les souffles du septentrion, il se heurtèrent à une mer démontée, à des vagues formant devant eux un mur infranchissable.

On aurait dit les génies des légendes, anciens protecteurs de l'Écosse, se liguant pour repousser l'invalisseur.

L'escadre anglaise fut obligée de louvoyer, d'obliquer dans la direction de la Suède, afin de couper le vent et de revenir ensuite vers son but, mais avec quel retard !

L'amiral anglais, furieux de ce contre-temps, redoutant d'encourir la disgrâce du terrible et tout-puissant ministre, jurait comme un païen.

Il aperçut enfin les rivages de l'Écosse.

Bientôt, malgré la tempête qui les secouait, les quinze navires arrivèrent en vue des côtes proches d'Édimbourg.

Ils attendirent que le temps se fût un peu calmé.

Alors, ils se présentèrent en ordre de bataille.

L'amiral donna l'ordre de sonner le branle-bas de combat et fit les signaux de débarquement.

Mais le premier navire qui se présenta au goulet du port fut regu par un coup de canon...

Le boulet emporta son beaupré qui vint s'écraser en sifflant dans leastingage.

« En ! commanda l'amiral, de son bord.

Et les pièces d'artillerie de la flotte tonnèrent.

D'autres pièces de canon placées sur les forts de la passe, des batteries improvisées se démasquèrent alors...

Un véritable combat d'artillerie commença.

L'amiral anglais trouva que pour des gens qu'il devait surprendre à l'improviste, que pour une ville qu'il devait enlever sans coup férir, la défense se montrait, dès le début, singulièrement décidée.

Contournant le port, il parvint à débarquer ses troupes sur le rivage au-dessus de la ville afin de la prendre à revers.

Mais les premiers bataillons jetés à terre se heurtèrent à des troupes disciplinées. C'étaient les cavaliers de Walter d'Avenel qui, doublant, encadrant la milice bourgeoise, combattaient à pied.

Leur présence, le relief que leur donnait leurs victoires sur les seigneurs confédérés et les Cotes de fer communiquaient du courage aux citoyens, et ces derniers ne voulaient pas reculer, faiblir devant eux.

Walter d'Avenel, ayant quitté le manoir de Claymore, avait pris la direction de la défense.

Chevalier, je vous confie ma capitale... et ma personne, venait de lui dire Marie Stuart.

Et il avait agi aussitôt de façon à justifier cette confiance.

C'est lui qui, retirant les grosses pièces de canon qui dormaient, inutiles, derrière les embrasures des remparts qui gardaient Édimbourg du côté de la terre, les avait mises en batterie partout où l'amiral anglais devait chercher à forcer le passage.

Rentré dans la capitale après la nuit qu'il venait de passer à son manoir de Claymore, il avait fait sonner le rappel des milices, en même temps qu'il prenait les dispositions citées plus haut.

C'est alors qu'ayant harangué les soldats improvisés, ayant fait appel à leur courage et à leur virilité, il avait réparti ses cavaliers parmi leurs bataillons, après avoir fait jurer à ces derniers de ne jamais reculer à moins d'entendre le signal de la retraite.

— Et la retraite ne sonnera pas, j'en fais serment à mon tour, avait-il ajouté, à moins que Walter d'Avenel ne soit mort.

Ses soldats, les gens du peuple enivrés par l'enthousiasme qu'il avait réussi à faire naître en eux, enhardis par ses ardents préparatifs de défense, venaient de se montrer à la hauteur de ses plus vives espérances.

— Hourrah pour vous, fils de l'Écosse ! leur cria-t-il. Vous êtes des braves !...

Ces paroles devaient engendrer des héros.

L'amiral anglais, comprenant qu'il ne pouvait plus s'abuser et que les Écossais avaient pris leurs précautions afin de lui résister d'une manière acharnée, se prépara alors à se livrer à une attaque en règle.

Il connaissait la sombre, l'implacable rigueur de Somerset, la froide cruauté d'Élisabeth.

— Allez et prenez Édimbourg, lui avait dit la reine d'Angleterre dans son audience de congé.

Reparaître vaincu après l'impérieuse assurance avec laquelle elle avait prononcé ces paroles, ce serait provoquer sa colère.

Les instructions particulières que lui avait données Somerset lui avait montré avec quelle passion acharnée il tenait à cette conquête, et il avait tout lieu de craindre le ressentiment du terrible ministre.

Dédaignant de répondre au canon des Écossais, un navire léger se mit à inspecter la côte.

L'amiral venait de décider de frapper un coup décisif : l'attaque en règle dont il venait de reconnaître la nécessité.

La tempête, qui s'était définitivement calmée, laissait un vent meilleur favoriser ses opérations.

Walter d'Avenel, anxieux, suivait tous ses mouvements.

Il vit le léger cutter détaché de la flotte anglaise repasser devant le port et descendre au sud, longeant rapidement la terre à deux ou trois encablures à peine.

Sur son ordre, un gros de ses cavaliers qu'il avait gardés auprès de lui afin les lancer dans l'action en cas d'urgence, partirent au galop.

Ils retraversèrent la ville bride abattue et arrivant à hauteur du cutter anglais, obligé de naviguer avec prudence par suite de l'extrême proximité de la terre, s'efforcèrent de l'éloigner par un feu nourri...

Les balles pleuvaient comme la grêle sur le pont du navire : il se mit hors de portée, mais continua ses investigations.

Puis un pavois fut hissé à son mât.

A ce signal, un pavillon semblable flotta sur le vaisseau amiral, indiquant que l'avertissement avait été compris.

Et la flotte anglaise, évoluant de nouveau, se mit en mesure d'aller rejoindre le cutter.

Le chevalier d'Avenel, à cette vue, serra nerveusement les poings.

Tout semblait l'indiquer, la flotte, changeant de champ de bataille, allait opérer son débarquement là où se tenait le navire envoyé en reconnaissance...

C'était à une telle distance que les batteries installées par Walter à grands renforts de bras deviendraient inutiles.

Réquisitionnant à la hâte des chariots, il fit charger les pièces de canon les plus transportables. Et triplant, quintuplant les attelages, il les envoya à une allure infernale là où était le danger.

Un moment encore, il demeura en observation, appréhendant malgré tout une ruse de l'ennemi.

Mais les navires s'éloignaient véritablement.

— Allons, dit-il. Suivons-les, et que Dieu nous aide !

Les habitants, vieillards, femmes, enfants, sortis des maisons, regardaient dans un silence poignant défiler les cohortes de la milice urbaine, encadrées par les soldats d'Avenel.

Ces derniers chantaient gaïement.

Mais les citoyens improvisés guerriers, leur premier mouvement d'ivresse passé, se taisaient, impressionnés par l'émotion de leurs femmes, de leurs enfants, par la vue des anciens qu'ils laissaient derrière eux,—et la sensation d'un terrible inconnu !

Leurs files silencieuses s'allongèrent bientôt dans la campagne.

— Voilà des moutons qui vont se débander au premier coup, maintenant qu'ils ne sont plus parqués derrière leurs murailles et que je vais pouvoir lâcher tous mes loups à la fois, se dit l'amiral en les regardant avec sa longue-vue.

Ses navires ne tardèrent pas à atteindre l'endroit où le cutter s'était arrêté... Ils s'approchèrent de terre autant qu'ils le purent, les pilotes la sonde à la main.

Puis ils se rangèrent sur une seule ligne, présentant le flanc au rivage,—le flanc et leurs lignes de canons.